LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : 24, Bd des Capucines. — Télép. : 342-49

Cliché Cautin & Berger.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mlle DUSSANE. — Rôle de Toinette. — *LE MALADE IMAGINAIRE*

ÉDITEURS : Manzi, Joyant & Cie, 24, Boulevard des Capucines, Paris. — PRIX NET : 2 fr. ; Étranger, 2 fr. 50

LE THÉATRE

N° 116 Octobre 1903 (II)



Cliché Cautin & Berger.

M. ROMAIN COOLUS





Clichés Cautin & Berger.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE MALADE IMAGINAIRE.* — TOINETTE. — Mlle Dussane

LA QUINZAINE THÉATRALE



CELLE-CI appartient surtout à la Comédie-Française : nous y trouvons une importante reprise de *Tartuffe,* où Mademoiselle Cécile Sorel jouait pour la première fois le rôle d'Elmire. Mademoiselle Sorel occupe chez Molière l'emploi fameux, classé « grandes coquettes », et on était curieux de savoir comme elle se tirerait de ce rôle, qui passe pour un des plus difficiles du genre, parce qu'il est à la fois un des plus compliqués et aussi des moins brillants. C'est une pierre de touche, cette Elmire, c'est à cette éprouvette qu'on peut savoir si vraiment la comédienne est en « or » ou si elle est simplement en « doublé ». Hâtons-nous de reconnaître que Mademoiselle Sorel a, d'ailleurs, réussi dans sa nouvelle tentative, où elle a eu du succès. Ça n'est pas qu'elle soit encore parfaite, ce serait trop demander, le rôle est assez difficile pour exiger l'épreuve de plusieurs représentations avant d'y être tout à fait établie, et que la comédienne s'y sente « maîtresse », mais les indications sont excellentes, les contours exacts et précis, il ne reste plus qu'à les accuser.

Le rôle d'Elmire est un de ceux qui ont soulevé le plus de discussions, provoqué le plus de « gloses ». Les théories sont si différentes, les écoles si diverses, que la comédienne qui s'en préoccuperait outre mesure, ne saurait vraiment plus comment il convient de le jouer, et quelle est l'interprétation vraie, chacun donnant au personnage une attitude contraire.

Sans parler des contemporains de Molière et de ceux qui suivirent, voici plus près de nous, depuis un demi-siècle, les critiques Geoffroy, Sarcey, Weiss, Larroumet, les comédiens Regnier et Dupont-Vernon, — ce dernier a publié une glose tout à fait remarquable, — qui se sont escrimés, à qui mieux mieux, de la plume, sans se mettre d'accord, non pas sur la ligne générale de la figure qui ne saurait faire doute, mais sur ses détails d'exécution. Et volontiers, dirai-je, que chacun d'eux a pu prendre l'appui de l'une ou l'autre des interprètes, car, avec chacune d'elles, l'hypothèse d'interprétation a varié.

Toutefois, si les « hachures » du personnage sont complexes, le « dessin » vrai me paraît facile à tracer : Elmire est la dame élégante de haute bourgeoisie, spirituelle, d'un esprit naturel, qui se double et s'agrémente de bon sens, ce qui lui permet de combattre, à armes courtoises, l'épaisse sottise aveuglée d'Orgon, son naïf et vieux mari, de résister aux radotages de la mère Pernelle, et de maintenir l'équilibre en cette maison un peu ébranlée sur ses assises. Elle est honnête femme, assurément, et incapable de manquer à ses devoirs, bien qu'elle ait amour médiocre pour le benêt Orgon. Elle est, aussi, douce, aimable et sage, discrète et sûre d'elle-même, au point de n'être pas prude, et d'ignorer les effarouchements des vertus plus chancelantes; ce qui domine chez elle, c'est la modération des belles âmes et le grand charme dans la raison. Toutes ces qualités n'empêchent pas qu'il n'y ait, en

Elmire, une certaine dose de coquetterie, mais d'une coquetterie permise, celle que nous pourrions qualifier « élégance », car elle est élégante. Comme Orgon a grande fortune et mène grand train, Elmire tient donc état de maison. La Ville et même la Cour fréquent chez elle. Elle aime les riches ajustements, ne hait pas la société des beaux esprits, et sait jouer de l'éventail en femme du monde, bien qu'elle n'ait pas la « maëstria » de Célimène. Le voisinage, envieux et jaloux, en tient méchant propos, dont la vieille Pernelle se fait l'écho rageur. Elmire méprise ces « potins », elle ne peut qu'en sourire. Experte à l'escrime des galants badinages, elle y a acquis une sorte de coquetterie nonchalante, qui lui permet d'entendre bien des choses, sans s'offusquer, ne prenant les armes que si l'attaque est trop vive et s'il y a vraiment lieu de se défendre.

On voit par cette monographie que si le personnage est classé aux « grandes coquettes », il demande, pour son interprétation, des dons spéciaux qui tous ne sont pas adéquats à l'emploi. La créatrice du rôle fut Armande Béjart, déjà Madame Molière depuis deux ans. Elle était alors en sa vingtième année, et dans tout le charme d'une beauté merveilleuse, « douée d'une figure incomparable, de manières séduisantes, d'une grâce pleine d'attraits... », si l'on en croit Montfleury. Elle joua le rôle « simplement, sans malice », écrit en prose le gazetier Robinet, alors qu'en vers peu héroïques il s'exprime ainsi, dans sa lettre du 25 février, adressée à Madame :

> Toujours, dans le Palais-Royal,
> Aussi, le Tartuffe se joue,
> Où son auteur, je vous l'avoue,
> Sous le nom de Monsieur Orgon,
> Amasse pécule et renom.
> Mais pas moins encor, je n'admire
> Son épouse, la jeune Elmire,
> Car on ne saurait constamment
> Jouer plus naturellement.

Trop longues seraient à citer toutes les « Elmire », la théorie en est infinie, car Tartuffe est une des pièces qui tinrent le plus souvent l'affiche. Il convient cependant de rappeler les plus fameuses : ce furent, au XVIIIe siècle et à l'aurore du XIXe, Mesdames Adrienne Lecouvreur, Dumesnil et Raucourt, cette dernière enseigna même le rôle à Mademoiselle George qui, d'ailleurs y fut, dit-on, assez médiocre. Je dois ajouter que ce rôle d'Elmire, précisément à cause de la correction de ses lignes, a tenté plus d'une tragédienne. Rachel en eut souvent la hantise. Elle l'étudia avec Samson, mais ne le joua qu'en Amérique en sa première expédition au delà des mers. Plus près de nous, au courant du XIXe siècle, je vois trois comédiennes qui ont laissé belle empreinte dans ce rôle : Mesdames Mars, Arnoult-Plessy et Madeleine Brohan.

Mademoiselle Mars qui est restée la plus parfaite des Célimène, avait quelque appréhension de ce rôle d'Elmire qui lui semblait complexe et moins brillant. Elle ne le joua qu'en 1840, — elle avait alors soixante ans, et ne les paraissait guère, — elle n'eut pas dans Elmire un succès égal à celui qu'elle obtenait dans Célimène, mais, dit un critique, donna grande impression de « pudique honnêteté ». Madame Arnoult-Plessy joua ce rôle pour la première fois en 1854, elle avait alors trente-trois ans, ce qui me paraît être l'âge rêvé du personnage dont elle eut mieux que personne, l'enveloppe et la beauté bourgeoise, beauté opulente, bien faite pour exciter les appétits luxurieux de Tartuffe, un dévot qui ne voulait pas faire maigre tout le temps. Madeleine Brohan joua le rôle en 1858, elle avait alors vingt-cinq ans, et était dans tout l'éclat de sa jeune beauté. Elle était même si belle qu'avec elle on oubliait le personnage.

En 1876, Mademoiselle Sophie Croizette fut une Elmire agréable ; et il faut citer encore pour mémoire, Madame Loyd (1863) ; Edile Ricquier (1870) ; Mademoiselle Blanche Pierson, une Elmire bourgeoise (1892) ; Mademoiselle Marsy et aussi Mademoiselle Brandès, qui voulut prouver, sans doute, que sa vocation et sa forme la poussaient vers le drame moderne.

Mademoiselle Cécile Sorel a des qualités qui s'adaptent bien au personnage ; belle, de grande tenue, portant avec élégance le costume Maintenon, elle donne bien l'aspect de cette haute bourgeoise qu'est la femme d'Orgon. La figure qu'elle compose est aimable, avec douceur, de belle honnêteté froide, sans pruderie, c'est à peu près, je crois, le type voulu par l'auteur.

De *Tartuffe* à *Blanchette* il y a une belle enjambée à faire, juste la distance de Molière à M. Brieux. La reprise de *Blanchette* à la Comédie n'a pas laissé que d'étonner un peu. Beaucoup se sont demandé si la fille du père Rousset, à sa place au théâtre Antoine, serait aussi bien chez elle rue de Richelieu, et si, en l'y transportant, on n'appauvrissait pas le



Cliché Cautin & Berger.

M. BRUNOT
PENSIONNAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE



Cliché du Photo-Studio. Mme ROUSSET (Mme Thérèse Kolb) ÉLISE (Mlle Piérat) ROUSSET (M. de Féraudy) Décor de M. Menessier.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *BLANCHETTE*. — Acte Ier

répertoire de la petite scène, sans enrichir celui de la grande? L'expérience a prouvé, en effet, que les exigences des deux scènes étaient très différentes, et l'aventure d'Élise Rousset, dite Blanchette, a paru plus banale et moins intéressante ici que là-bas. Cela devait être, c'est question d'ambiance. L'action de la comédie de M. Brieux est des plus simples, et son plus grand charme est dans la recherche du détail, et l'exactitude ultra consciencieuse du dessin : Élise Rousset, dite Blanchette, parce qu'en son enfance elle était chétive et pâle, est la fille de paysans, de fortune plus que modeste, simple cabaretiers de village. Or, Blanchette, élevée dans un pensionnat, en contact avec des jeunes bourgeoises riches qui sont ses camarades et ses amies, a reçu une éducation fort au-dessus de sa fortune. Elle s'est promue « demoiselle » et a même conquis ce fameux « brevet supérieur », puis, congestionnée de vanité, est rentrée chez ses cabaretiers de parents, qui s'imaginent que leur fille doit arriver à tout, et tout d'abord pénétrer dans ce « fonctionnarisme », objet de leurs rêves d'ambition. Le réveil arrive bien vite. Blanchette se sent mal à l'aise dans le milieu grossier, où elle n'arrive à rien qu'au mépris des siens, tandis que le père Rousset, déçu, positif et brutal, s'irrite en s'apercevant qu'il a fait fausse route. Puisque sa fille a reçu une éducation coûteuse et inutile, il veut, faute de mieux, qu'elle redevienne ce qu'elle eût dû être, sans la sottise faite, c'est-à-dire une sorte de servante de cabaret, qui aidera Madame Rousset dans les plus infimes besognes. La fille est orgueilleuse et refuse de se plier aux exigences paternelles. Le père est violent et impérieux, les deux volontés entrent en lutte, c'est alors l'orage intime avec tous ses éclats. Blanchette, affolée, quitte la maison paternelle, chargée des malédictions du bonhomme, qui jure que la porte de celle-ci lui sera à jamais fermée ; alors que de son côté, Blanchette jure qu'elle aimera mieux mourir de faim, plutôt que d'y venir frapper et de demander qu'on lui ouvre... Puis, après un entr'acte, qui représente une année d'intervalle, Blanchette, vaincue par la misère, revient implorer lâchement le gîte et le morceau de pain, et bien humble verser le petit verre de tord-boyaux aux clients de M. son père, qui lui pardonne aisément ses frasques, considérant, avec raison peut-être, son serment comme un « serment d'ivrogne ».

Ce dénouement édulcoré est nouveau, paraît-il, il a été adapté à l'usage du public du Théâtre-Français, — *ad usum Delphini*, — il est simpliste, et donne à *Blanchette* les allures d'une anecdote de *la Morale en action* dialoguée, c'est-à-dire le faux air d'une fille de Scribe, affublée de hardes naturalistes. Le dénouement de chez Antoine était plus osé, c'était au temps où la pièce appartenait au répertoire rosse. Depuis, on lui a coupé les ongles et on les a polis. Le manucure a fait son travail. *Blanchette* est aussi bien jouée à la Comédie qu'elle l'était chez Antoine. Ceci est plus un compliment qu'un blâme à l'adresse de Féraudy, Siblot, Fenoux, Truffier, tous excellents dans leur emploi. Marie Kolb donne bon aspect réaliste à la silhouette de la mère Rousset, et Mademoiselle Piérat est charmante dans le personnage de Blanchette.

Ne quittons pas la Comédie sans rappeler qu'on vient d'y faire quelques débuts importants. Nous avons parlé dans notre dernière chronique de ceux de M. Brunot et de Mademoiselle Dussane, les deux lauréats du dernier concours du Conservatoire. Nous donnons, aujourd'hui, les portraits des jeunes débutants, celui de Mademoiselle Dussane dans la Toinette du *Malade imaginaire ;* celui de M. Brunot, dans le Mascarille des *Précieuses ridicules.* Nous donnons également le portrait, en

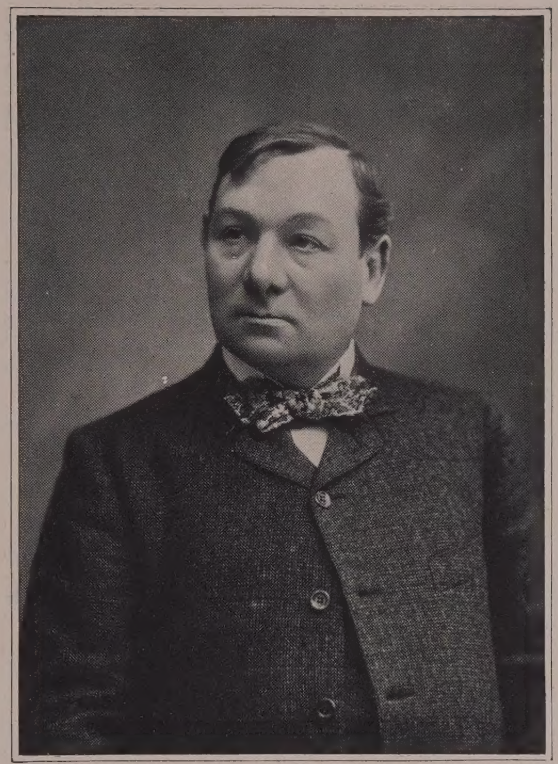
pied, de Madame Raphaële Sisos, qui a fait un début intéressant dans le rôle de Doña Clorinde de *l'Aventurière*, rôle ingrat et difficile dans une pièce bien démodée aujourd'hui. Elle s'en est tirée à son honneur et a fait preuve de qualités personnelles qui seront encore mieux à leur place dans le théâtre de « genre », où elle est appelée à rendre des services à la Comédie.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens, qui a eu tant de mal à ouvrir sa porte, parce qu'on ne savait pas au juste à qui en appartenait la clef, vient de nous offrir une opérette nouvelle, *la Fille de la mère Michel*, laquelle ressemble diablement à ses aînées, les opérettes anciennes. Cette mère Michel n'est même pas celle de la légende, c'est plutôt la proche parente de Madame Jacob, la mère de cette Joséphine qui, jadis, fut « vendue par ses sœurs », sur cette même scène des Bouffes. La mère Michel, nouveau modèle, a perdu sa fille, qui a pris la poudre d'escampette, et s'en est allée à travers le monde. Elle court après sa Zizi, ainsi se nomme Mademoiselle Michel, et la rattrape au cirque Lustucru-Barnum, où celle-ci est passée phénomène, faisant la demi-sœur siamoise de Madame Lustucru elle-même, après quoi elle trouve moyen de la marier à un jeune millionnaire, Gontran, le propre neveu du baron Quatrebard, qui pourrait bien, le vieux drôle, être le père de la demoiselle. Dame, c'est lui qui, au temps jadis, il y a quelque dix-huit ans, se trouvait là, à point, pour consoler la mère Michel, le jour où elle perdit son chat. L'anecdote n'est pas bien méchante, elle s'accompagne d'une jolie musiquette de M. Ernest Gillet, pimpante et aimable, avec la ronde inévitable sur l'air populaire que vous savez :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat !

Il y a là aussi un quatuor de comédiens amusants, Maurice Lamy, Tauffenberger, Le Gallo et Jannin, qui est de comique pittoresque. Maurice Lamy, entre autres, s'est taillé gros succès, en détaillant, avec beaucoup de finesse et de *chic*, une chanson parlée, mimée, entrecoupée, réfléchie, parfois même chantée, qui m'a paru très réussie, et qu'on bisse chaque soir.

Maintenant : ran plan plan ! Vive l'Empereur ! ! Ceci nous vient du Gymnase, où l'on s'est mis


Cliché du Guy. M. DE FÉRAUDY
SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Cliché du Photo-Studio. ÉLISE (Mlle Piérat) — AUGUSTE (M. Fenoux) — Mme ROUSSET (Mme Th. Kolb) — ROUSSET (M. de Féraudy) — MORILLON (M. Siblot) — *Décor de M. Menessier.*

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *BLANCHETTE.* — ACTE Ier

en frais de mise en scène, de costumes et de décors, pour encadrer une comédie-mélo, intitulée *l'Épave*, ce dont personnellement je ne saurais me plaindre, puisque cela rompt avec la monotonie des habits noirs maussades, comme le temps où nous vivons, et avec la théorie des pièces ultra modernes, toujours les mêmes, ce qui, à la longue, devient monotone. La comédie nouvelle évolue sous le règne de Louis XVIII, et nous présente une action très dramatique, si dramatique, qu'on s'est cru à l'Ambigu, parce que sur la scène du feu Théâtre de Madame, on nous fait assister à deux meurtres, l'un à coup de pistolet, l'autre par strangulation. L'aventure du général Faverney, qui rappelle celle du colonel Chabert, de Balzacienne mémoire, est, d'ailleurs, curieuse et mouvementée. Elle se développe dans le milieu des « demi-soldes » de 1820 et autres « brigands de la Loire », et nous donne, entre autres, le spectacle très pittoresque du café Lemblin, le rendez-vous de ces héroïques débris, qui rêvaient, tout éveillés, la restauration du « Petit Tondu ».

Cliché Du Guy.

M. TRUFFIER

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Je souhaite de bon cœur, d'autant mieux, le succès de *l'Épave* que la pièce est bien jouée du côté masculin, par deux comédiens, Dumény, distingué, discret et diplomatique dans le personnage de Châtelard, le directeur de la police, où il montre beaucoup de finesse raisonneuse, par Calmettes, qui a ciselé de main d'artiste le personnage de Faverney, auquel il prête des colères sourdes, des fureurs et des enthousiasmes qui le font vivre, et annoncent le retour proche d'une folie furieuse qui a été mal guérie; et du côté féminin, par Mesdames Nelly Cormon, la débutante, une jolie personne qui a de l'émotion, Marthe Ryter, vive et enjouée, et Suzanne Behr séduisante et accorte, comme on disait en 1820, toutes les trois d'aimable pittoresque dans leurs toilettes « Restauration » qu'elles portent avec élégance.

Maintenant, les théâtres font feu des quatre pieds, la saison commence, et voici à l'horizon, les grandes premières. Ç'a été, d'abord, au Vaudeville, *Antoinette Sabrier*, pièce en trois actes de Romain Coolus, pour la rentrée de Réjane, retour de son excursion dans l'Amérique du Sud, et les débuts de Tarride, qui vient, lui, de moins loin, des *Capucines*, simplement, où il a été remplacé, dans *la Peur*, par Maury, un comédien charmant, le seul qui pouvait reprendre le rôle, après Tarride; et ensuite à la Renaissance, pour la réouverture du théâtre, *l'Adversaire*, quatre actes d'Alfred Capus, en collaboration avec mon confrère en critique, Emmanuel Arène, succès, des deux parts, nous vous en parlerons à la prochaine quinzaine.

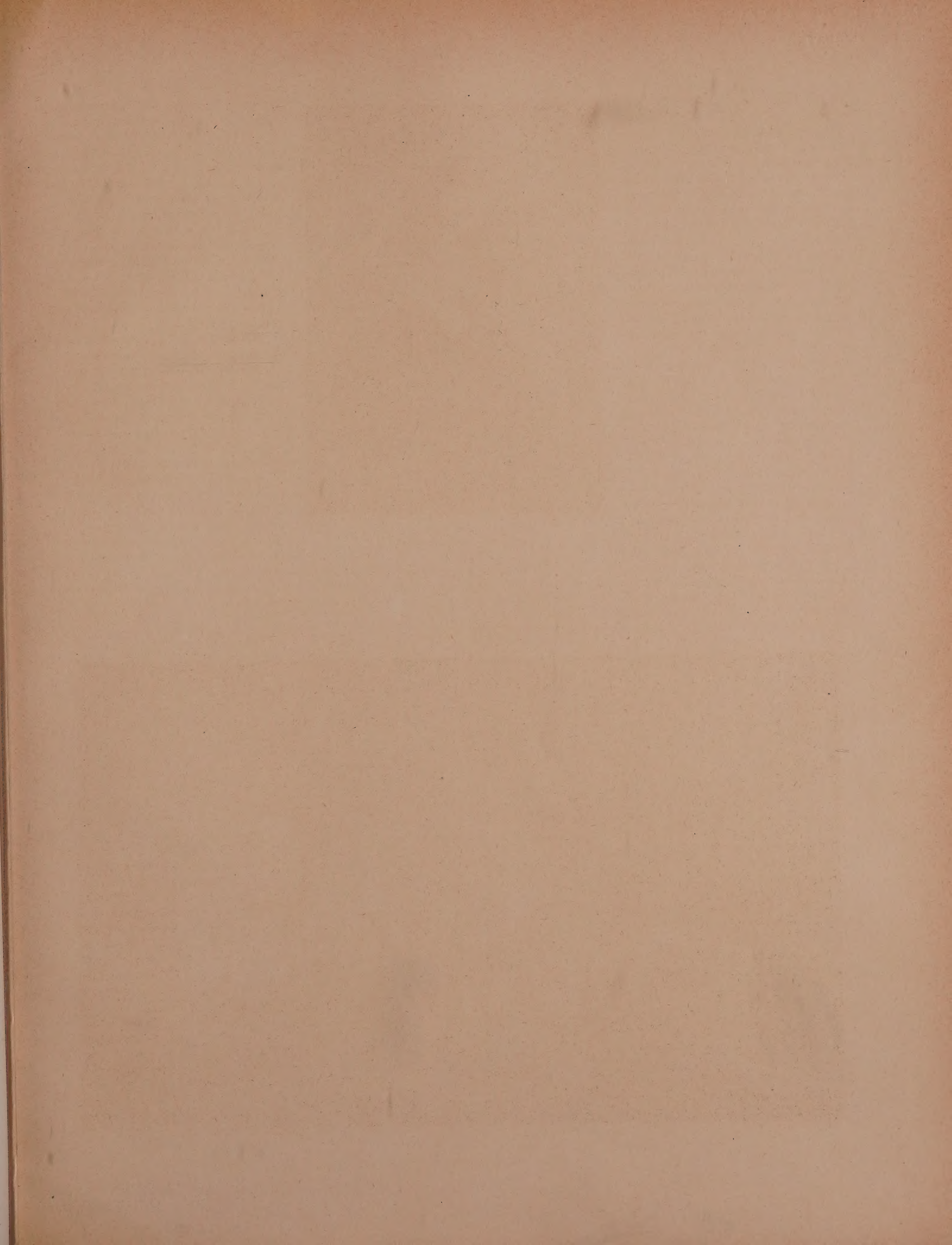
FÉLIX DUQUESNEL.



Cliché du Photo-Studio.

Mme ROUSSET — ÉLISE — ROUSSET
(Mme Th. Kolb) (Mlle Piérat) (M. de Féraudy)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *BLANCHETTE*. — ACTE III



THÉATRE DU GYMNASE

L'ÉPAVE

M. André Calmettes
Rôle du *Général Favernay*

Cliché Paul Boyer. RENÉ DANGENNE (M. Grand) — MARCELLE CANDE (Mlle Suzanne Avril) — HÉLÈNE DOREUIL (Mlle Marthe Régnier) — GASTON DOREUIL (M. Lérand) *Décor de M. Amable.*

ACTE II

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Antoinette Sabrier

PIÈCE EN TROIS ACTES, DE M. ROMAIN COOLUS



C'est en 1893 que le Théâtre-Libre donna *le Ménage Brésile*, la première pièce de M. Romain Coolus. Les spectateurs furent un peu déconcertés en voyant un mari qui ne s'émeut pas de connaître les infidélités de sa femme et qui aime ses enfants, bien qu'il sache qu'il n'en est pas le père. Des critiques blâmèrent le cynisme de M. Romain Coolus. Il n'était que clairvoyant et indulgent. Une forte éducation philosophique lui avait appris à ne pas se contenter des explications et de la morale dont la foule est aisément satisfaite. Il comprit l'impérieux devoir de lutter contre l'opinion publique. Il sentit la noblesse et la nécessité du paradoxe. Brésile n'était qu'un Sganarelle bon, intelligent et pacifique. Dans *Raphaël*, l'époux trahi, l'amant délaissé devenaient presque héroïques en protégeant la femme contre les cruautés d'un jeune et nouveau séducteur. Si M. Coolus montre tant de douceur envers la femme, s'il se refuse à flétrir ses caprices, c'est qu'il la considère comme *l'Enfant Malade* de notre société. Est-il permis de s'irriter contre des fiévreux qui déraisonnent? Il faut avoir la patience de les soigner.

Nous retrouvons, dans *Antoinette Sabrier*, tous les personnages de *Raphaël*. Mais ils ne se complaisent plus dans leur indolence morale. Antoinette n'est pas une mondaine nonchalante; elle ne considère pas l'adultère comme une obligation qu'impose le code de la civilité puérile et honnête. Elle n'aime pas son mari et elle désirerait connaître l'amour : mais elle n'entend pas s'abaisser au mensonge quotidien et l'idée du partage la révolte. Si elle rencontrait l'ami qu'elle espère vaguement, elle s'enfuirait avec lui loin du foyer conjugal où ne la retient pas le sourire d'un enfant. Sa loyauté ne la met pas à l'abri de la médisance. Le luxe dont son mari l'enveloppe excite l'envie des femmes qu'elle invite à ses dîners et à ses fêtes. Elles l'accusent sourdement d'être la maîtresse du riche Jamagne qui soutient de ses fonds les opérations financières du mari. Elles laissent entendre qu'une vieille liaison l'unit à Gaston Doreuil, le familier de la maison. Il est vrai que Doreuil

aime profondément Antoinette; mais son dévouement et sa constance n'ont obtenu d'elle qu'une affection solide et confiante. Il est exact aussi que Jamagne a menacé Antoinette de retirer son concours à Sabrier si elle persiste à se refuser à son désir.

Cette situation nous est présentée dans un premier acte, qui n'est pas le meilleur de la pièce. Il se déroule dans le parc de Sabrier, au Vésinet, pendant une garden-party. Des groupes de personnages défilent successivement devant nous pour nous renseigner sur les protagonistes, et la présence d'un buffet qui est dressé sous les arbres ne suffit peut-être pas à justifier entièrement ces entrées et ces sorties. Certes, le dialogue de M. Coolus est léger, brillant et vrai, et il dissimule, mais pas tout à fait, l'aspect un peu lourd et artificiel de cette exposition. Dans ces mouvements d'invités, nous distinguons René Dangenne, que Gaston Doreuil et sa jeune sœur Hélène ont entraîné à cette fête. René Dangenne est à peine guéri d'un violent amour. Pour y échapper, il a fait le classique voyage de rupture. Il ne remarque pas les tendres sentiments qu'il inspire à Hélène. Parce qu'il l'a vue grandir, il la considère toujours comme une enfant. Hélène a perdu son père et sa mère. Antoinette Sabrier l'aime profondément et veut lui épargner des possibilités de douleur. Bien qu'elle connaisse à peine René Dangenne, elle se permet de lui signaler le mal dont il peut être la cause. René s'étonne et s'attriste. Il n'éprouve aucun amour pour Hélène. Mais il se sent profondément ému devant Antoinette qui ne peut lui dissimuler son trouble. C'est le coup de foudre, comme dit un des personnages, et sans doute c'est un accident qui n'est pas rare dans la vie, mais qui, sur la scène, nous surprend et nous laisse un peu incrédules. La jalousie clairvoyante d'Hélène devine aussitôt cet amour naissant. Mais Sabrier n'a pas le temps de s'en apercevoir. Il va de groupe en groupe, souriant et vaguement inquiet. Il a engagé tout son avoir dans l'achat d'une mine de cuivre. Il a même risqué dans cette affaire des fonds qui avaient été déposés dans sa banque. Il lui faut une forte somme pour payer les premiers travaux, et il sent que son bailleur de fonds, Jamagne, est sur le point de l'abandonner. René Dangenne vient de lui refuser son concours et n'a même pas consenti à le présenter à son père, qui est un puissant manufacturier. Qu'importe? Sabrier a confiance en son étoile. Il trouvera l'argent nécessaire. — Sa fortune sera décuplée et l'existence d'Antoinette deviendra plus fastueuse que celle d'une reine. Il adore sa femme. Il sait qu'il ne sera jamais le confident de ses plus intimes pensées; il laisse ce rôle à son vieil ami Doreuil. Mais il admire la grâce et l'intelligence d'Antoinette et il estime son honnêteté. C'est pour embellir sa vie qu'il travaille et qu'il lutte. Il n'est pas sans analogie avec Clarkson, le mari de *l'Étrangère*, et nous comprenons qu'il regrette de n'être pas né dans l'Amérique que conçoivent les auteurs dramatiques.

Quelques semaines se sont écoulées depuis la garden-party si joyeuse sous le soleil de juillet. Maintenant c'est l'automne. Dans le salon de la maison de campagne, Antoinette prépare son départ. Elle doit, le soir même, s'enfuir avec René. Ils iront, au delà de l'Océan, fonder une nouvelle famille. Elle n'a pas encore cédé à l'homme qu'elle aime. Elle est ivre du bonheur qu'elle entrevoit. Sabrier est à Londres. Elle lui écrira pour lui annoncer sa décision. Il faut aussi qu'elle en fasse part à Doreuil. La scène est franchement traitée et puissante. Doreuil a pressenti l'amour d'Antoinette pour René, mais il ne pensait pas que cette passion tuerait tous les autres sentiments d'Antoinette. En songeant qu'elle va quitter la France et que peut-être il ne la reverra jamais, il se désespère, il crie sa jalousie, il supplie l'amie de ne pas l'abandonner, il l'insulte. Son égoïsme se révolte et il est prêt à toutes les bassesses. Il demande presque à Antoinette d'agir comme tant d'autres femmes et de se donner à un amant sans quitter son mari. Elle méprise cette lâcheté, mais elle a pitié de cette douleur. Elle ne veut pas s'éloigner de Doreuil en ennemie. Elle lui tend la main, elle lui écrira, elle fera tout son possible pour le revoir. Après cette explication, le foyer semble reprendre une apparence de calme et de banalité. Les intimes sont assis, comme à l'ordinaire, autour de la table à thé. Mais ils sont graves. Ils savent qu'un drame va se dérouler dans cette tranquille demeure, parmi ces objets familiers. Un lourd silence pèse sur ces êtres qui s'aiment. Un faible cri : c'est Hélène Doreuil qui souffre et qui s'abat comme un oiseau blessé; à peine remise de cet évanouissement, elle veut sortir de cette maison.

Maintenant Antoinette et René sont seuls. Mais ont-ils besoin d'amis puisqu'ils s'aiment? Tout à l'heure elle le rejoindra. Il l'emportera sur sa voiture rapide. Ils seront unis pour la vie. Antoinette s'attarde un peu dans la maison déserte. Le soir tombe. L'obscurité est presque totale. Le moment est venu de fuir. Elle est descendue dans le jardin. Elle fait quelques pas et pousse un cri : devant elle est son mari. Sabrier est revenu de Londres, accablé, vaincu. Il n'a pu réunir les fonds nécessaires pour régler les premiers travaux de sa mine. Jamagne refuse de lui venir en aide. Dans huit jours, ce sera la faillite, la banqueroute frauduleuse, la prison. Sabrier est atterré. Il ne remarque pas le trouble d'Antoinette, ou bien il pense qu'elle est émue par l'annonce de son désastre. Elle retrouve d'ailleurs son calme. Elle relève le courage de son mari. Elle ne veut pas qu'il se laisse aller au désespoir. Il désirerait la prendre dans ses bras, la serrer contre son cœur. Instinctivement elle résiste à son étreinte. Il l'observe avec étonnement. Il se rappelle qu'il a entendu tenir des propos malveillants sur l'intimité d'Antoinette et de René. Tout à l'heure, en sortant de la gare, il a aperçu ce jeune homme. Il ne l'aime pas. Il prie sa femme de ne plus le recevoir si souvent. Antoinette est toute tremblante. Soudain Sabrier a tressailli : on a marché dans le jardin. Non! ce n'est rien! Sabrier est fatigué; il n'est plus maître de ses nerfs. Il faut pourtant qu'il retourne à Paris et qu'il travaille toute la nuit. Il sort et aussitôt René entre. Il a aperçu le mari et il s'est hâté de venir veiller sur la sécurité de la femme. Maintenant il faut partir. Mais Antoinette refuse d'abandonner Sabrier en ces heures douloureuses. « C'est que tu ne m'aimes pas! » crie René. Antoinette s'abandonne : « Je suis à toi! »

Le succès de ce second acte a été grand et légitime. Il n'est plus question d'habiletés ou de maladresses scéniques, ni d'ingéniosité de dialogue. Nous sommes en pleine humanité. Nous avons devant nous des êtres conscients et douloureux; ils luttent éperdument pour la conquête d'un bonheur qui leur échappe. Ils se débattent dans un conflit terrible qui les meurtrit. Mais leur égoïsme garde de la noblesse. Doreuil, René, Antoinette comprennent qu'ils ont un impérieux devoir : sauver Sabrier. C'est demain que doit avoir lieu l'échéance à laquelle Sabrier ne peut faire face. Il a épuisé tous les moyens possibles de sortir de cette situation. Il est résigné. Il n'a plus qu'à attendre la débâcle. Cependant Doreuil lui offre le salut. Il lui annonce que René Dangenne est prêt à lui consentir le prêt nécessaire pour amener la mine à la période de production. Sabrier refuse ce secours inespéré. Il comprend que René est l'amant d'Antoinette. En toute sincérité, Doreuil défend Antoinette. Que Sabrier le sache : si Jamagne l'a abandonné, c'est qu'Antoinette a refusé d'être sa maîtresse. Sabrier frémit de dégoût, mais cette révélation ne suffit pas à le convaincre de la fidélité de sa femme. Doreuil lui avoue alors qu'il a fait tous ses efforts pour lui voler Antoinette et qu'elle a refusé de l'écouter. Antoinette n'a pas une âme basse. Si elle aimait un autre homme que Sabrier, elle serait partie. Navré par la félonie de son vieil ami Doreuil, Sabrier consent à recevoir René. Les deux hommes se trouvent en présence. Ils se regardent fixement. René balbutie quelques phrases pour expliquer à Sabrier qu'il est heureux de lui offrir son concours quand une bande s'acharne à sa perte. Mais Sabrier l'interroge :



Cliché Paul Boyer. MARCELLE CANDE (Mlle Suzanne Avril) — HÉLÈNE DOREUIL (Mlle Marthe Régnier) — ANTOINETTE SABRIER (Mme Réjane) — RENÉ DANGENNE (M. Grand) — *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *ANTOINETTE SABRIER.* — ACTE Ier



Cliché Paul Boyer. — Décor de M. Amable.

ANTOINETTE SABRIER (Mme Réjane) — GASTON DORFUIL (M. Lérand)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *ANTOINETTE SABRIER.* — Acte II

« Jurez-moi que je peux accepter votre offre. » René, par quelques paroles confuses, tente de le rassurer, et il signe un chèque. A ce moment entre Antoinette. Sabrier lui a téléphoné de venir en toute hâte à son bureau.

En voyant René, elle cache mal son trouble, et René ne peut réprimer un geste d'angoisse. Sabrier se tient entre les deux amants et les observe. Il pose à Antoinette la question qu'il vient d'adresser à René. Elle bégaye quelques mots pour nier sa faute. Sabrier sent bien qu'elle est à bout de forces et qu'elle avouera si l'entrevue se prolonge. Il oblige René à rester encore



Cliché Paul Boyer. — Décor de M. Amable.

GERMAIN SABRIER (M. Tarride) — ANTOINETTE SABRIER (Mme Réjane)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *ANTOINETTE SABRIER.* — ACTE II

quelques minutes. Il tient à lui remettre un reçu en règle qu'il rédige. Il veut, avant de le signer, que René examine la teneur de cette pièce. Tandis que René feint de lire, Sabrier s'est approché de sa femme, et, d'une voix sourde et menaçante, il demande : « Puis-je signer? Puis-je signer? » Antoinette s'évanouit. « Misérable! » crie Sabrier, et il se tourne vers René,

qui déjà s'est élancé pour défendre sa maîtresse. Les deux hommes sont face à face, frémissants, prêts à se frapper. Mais Antoinette supplie René de s'éloigner.

Elle implore en vain son pardon. Le coup a été trop rude pour Sabrier. Dans son désastre, il ne lui reste même plus la fidélité de sa compagne. Sa fortune s'est écroulée, et la femme qu'il aimait et qu'il vénérait est déchue. Il est le plus misérable des hommes. Il n'a plus rien. Il se rappelle maintenant l'émoi d'Antoinette quand il est brusquement revenu de Londres. Elle sortait, elle était sur le point de s'enfuir avec René. C'est lui dont il entendait les pas dans le jardin. Pourquoi a-t-elle renoncé à ce projet? Sans doute elle n'a pas voulu abandonner son mari à l'heure de la ruine. Elle est restée par pitié, pour avoir, devant le monde, une belle attitude. Antoinette proteste : elle est demeurée par devoir. Eh bien, qu'elle fasse son devoir jusqu'au bout! Qu'elle consente à s'en aller avec Sabrier bien loin de Paris, bien loin de René. Antoinette ne peut se résoudre à ce dernier sacrifice. Qu'elle rejoigne donc René!



Cliché Paul Boyer. GERMAIN SABRIER (M. Tarride) ANTOINETTE SABRIER (Mme Réjane) RENÉ DANGENNE (M. Grand) *Décor de M Amable.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *ANTOINETTE SABRIER*. — ACTE III

Sabrier la rejette de sa vie. « Non, dit Antoinette, ma place est à votre foyer. Je ne veux pas que vous retrouviez ce soir la maison déserte. Je vais vous y attendre. — Vous m'y attendrez longtemps! » murmure Sabrier. Dès qu'elle a quitté son bureau, il ferme les portes à clef, saisit un revolver et se tue. Au bruit de la détonation, ses employés accourent, veulent enfoncer les portes, et, dans cette rumeur, au milieu des appels et des ordres, on distingue les cris désespérés d'Antoinette.

Ce dénouement a été acclamé. Jamais M. Romain Coolus ne nous avait donné une preuve aussi éclatante de sa puissance dramatique. La force de sa nouvelle pièce a surpris ceux de ses amis qui ont pour son talent la plus vive estime. Il peut être fier de son succès. Pour l'obtenir, il n'a pas fait de concession au goût public. Il a exprimé hardiment ses pensées, et ces effets tragiques résultent de sa sincérité. Il lui appartenait de dresser cette grande figure de Sabrier, qui a exposé imprudemment des sommes confiées à sa garde, qui est sur le point d'être arrêté et qui demeure pourtant supérieur à la prétendue élite qui l'entoure. C'est un type d'homme d'affaires qui est bien différent du *Mercadet* de Balzac et du Lechat de Mirbeau, et qui, sans doute, n'est pas moins vrai.

Cette importante comédie a été bien jouée par Réjane et supérieurement par Tarride et Lérand, qui tenaient les rôles de Sabrier et de Doreuil. Grand a montré beaucoup de tact et de chaleur dans le personnage délicat de René Dangenne. Le reste de la troupe se partage des silhouettes. Marthe Régnier elle-même doit exprimer un caractère à peine esquissé. Elle fut aimable à regarder sous les traits d'Hélène Doreuil, et tandis

qu'elle indiquait ce personnage de jeune fille ardente et jalouse, nous nous rappelions sa belle création de *l'Enchantement*. Mademoiselle Suzanne Avril n'est, dans cette pièce, qu'une confidente. J'aurais aimé, je l'avoue, que les personnages secondaires nous fussent moins connus. M. Romain Coolus aurait pu renoncer à nous présenter une fois encore la femme du monde médisante et perverse à qui Mademoiselle Jeanne Bernou prête sa grâce et le charme de sa voix, le journaliste frivole et ironique que M. Numa a dessiné non sans esprit, le vieux caissier qui nous a permis d'apprécier la conviction et la simplicité de M. Lainé, le mari de vaudeville qu'est M. Baron fils et l'inévitable chef tsigane. Mais, ce sont là des critiques de détail. Elles ne sauraient nous faire oublier la portée de cette œuvre. Elle marque une étape victorieuse dans la carrière de Romain Coolus.



Cliché Paul Boyer. — Décor de M. Amable.

RENÉ DANGENNE (M. Grand) — GERMAIN SABRIER (M. Tarride) — ANTOINETTE SABRIER (Mme Réjane)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *ANTOINETTE SABRIER*. — Acte III

NOZIÈRE.



Cliché Larcher. LOUISE DE MONTENOI (Mlle Nelly Cormon) DE MEYRARGUES (M. Normand) ÉVARISTE LEMBLIN (M. Numès) LE COMMISSAIRE (M. Paul Edmond) LORIOT (M. Darcy) Décor de M. Amable.

ACTE II

AMEUBLEMENTS DE LA MAISON KRIÉGER

THÉATRE DU GYMNASE

L'Épave

PIÈCE NOUVELLE EN CINQ ACTES, DE MM. EUGÈNE GUGENHEIM ET GEORGES LE FAURE



C'est l'année des « demi-soldes ». L'Odéon nous les avait montrés dans *la Rabouilleuse*, d'après Balzac, et le théâtre Antoine dans *le Colonel Chabert*, toujours d'après Balzac. Ils réapparaissent une troisième fois au théâtre du Gymnase pour y exciter, je le dis tout de suite, un intérêt aussi vif que chez Antoine ou à l'Odéon. Ils réapparaissent, ainsi que l'a écrit d'Esparbès, « sanglés, parés, astiqués, les moustaches cirées en cornes ou rebroussées en peigne de fer, l'œil rond, clair comme un éclat de glace, le chapeau sur l'oreille, le jarret nerveux, armés d'un jonc à pomme plombée », et n'ayant qu'un mot à la bouche : « Lui ! » Toujours Lui ! Lui partout !

Nous sommes, selon toute apparence, en 1819 ou 1820. La direction générale de la police, qui n'est pas une sinécure, est aux mains du baron Châtelard : le directeur a fort à faire pour se défendre et défendre la royauté contre toutes les conspirations et tous les complots. A chaque instant, on apprend l'assassinat d'un royaliste de marque, mort étranglé.

Ces assassinats, les royalistes les attribuent aux « brigands de la Loire ». On sait qu'après Waterloo, l'armée française fut éloignée de Paris et se retira derrière la Loire : d'où son nom d'armée de la Loire. Cette armée, protégée par Davout, fut disloquée et dispersée par Macdonald. Dès lors, ceux qui en avaient fait partie, fidèles à ses aigles jusque dans la défaite, furent appelés, dans certains journaux royalistes, les « brigands de la Loire ». On leur attribua des crimes où ils n'avaient aucune part : la calomnie, comme on sait, est l'arme habituelle de la politique.

Le baron Châtelard croit cependant démêler, dans certains assassinats, dans certains « étranglements », quelque chose qui le vise, lui, personnellement. En effet, en 1815, pendant la première Restauration, à Toulon, quelques officiers qui avaient conspiré contre Louis XVIII ont été dénoncés : le dénonciateur n'était autre, semble-t-il, que Châtelard. Les officiers arrêtés ont été fusillés. Qui donc aujourd'hui semble s'être chargé de venger les officiers fusillés, puisqu'il frappe autour de Châtelard, — tout près de lui, — dans ses jardins, le soir même où il donne une fête — la fête qui ouvre la pièce ?

Châtelard s'en inquiète d'autant plus que son ambition vise aux plus hautes charges. Il ne lui suffit pas d'être directeur général de la police : il veut être ministre. Un favori du Roi, M. de Meyrargues, lui porte ombrage. Ce M. de Meyrargues est bon royaliste, mais il témoigne pour les demi-soldes, pour les « brigands de la Loire », une certaine pitié. Peut-être cette pitié ne lui est-elle inspirée que parce qu'il veut faire plaisir à sa belle cousine Nelly. Nelly Faverney, fille d'un général de l'Empire porté pour mort sur les bulletins de la Grande Armée, a épousé un fervent royaliste, l'aide de camp du Roi, M. de Montenoi, qu'elle aime et dont elle est aimée. Cependant, il ne lui déplaît pas de se rencontrer avec son cousin pour causer du père tendrement chéri et disparu.

Châtelard ne demanderait pas mieux que de mêler Meyrargues à une mauvaise affaire. Comment ? A tout hasard, il donne à la police l'ordre de « filer » le chevalier.

Or, Faverney, le général Faverney, n'est pas disparu, comme le croit sa fille, comme tout le monde le croit. Laissé pour mort à Montmirail, ramassé ensuite, emmené en captivité, Faverney



Cliché Larcher. GABRIELLE CHATELARD (Mlle S. Behr) — ROBERT DE MONTENOI (M. André Hall) — DE MEYRARGUES (M. Normand) — CHATELARD (M. Dumény) — LOUISE DE MONTENOI (Mlle Nelly Cormon) — Décor de M. Amable.

THÉATRE DU GYMNASE. — *L'ÉPAVE.* — ACTE Ier

AMEUBLEMENTS DE LA MAISON KRIÉGER

est revenu en France. Précisément c'est lui qui veut venger ses camarades et punir le traître de Toulon : il a pris un autre nom. Il s'est donné comme le lieutenant Landrieu, véritablement mort, celui-là, et dont il a saisi les papiers. Ses excentricités, provenant d'un ébranlement que lui causa un coup de sabre reçu à Austerlitz, l'ont fait interner à Bicêtre pendant quelque temps. Il est sorti de l'hospice. Aujourd'hui, le lieutenant Landrieu est le grand agitateur du café Lemblin, où les demi-soldes se donnent habituellement rendez-vous.

Au café Lemblin, Landrieu-Faverney a été reconnu par son cousin Meyrargues; le chevalier ménage à la fille une entrevue avec son père. L'entrevue a lieu à Reuilly, dans une maison isolée, qui appartient, sinon à Lemblin, au moins à l'une de ses parentes. Elle est déchirante. Au travers de ses effusions, Faverney livre à sa fille des renseignements sur un complot qui a pour but l'enlèvement du Roi pendant la revue de Vincennes, annoncée pour le surlendemain.

A peine la conversation du père et de la fille est-elle terminée, à peine Landrieu-Faverney est-il reparti... par la fenêtre, que la police se présente... à la porte. Les policiers ont filé Meyrargues et l'ont suivi à Reuilly. Meyrargues donne sa compagne, qui est voilée, pour une femme de chambre avec qui il était en partie fine. Les policiers s'excusent de le déranger dans ses galanteries. Ils lui demandent cependant de signer, selon les règlements sévères du moment, un procès-verbal où il déclare qu'il se trouvait dans la petite maison des Lemblin avec une femme de chambre. Quand la « femme de chambre » sort, la police la file à son tour.

Le lendemain, le baron Châtelard sait que la personne trouvée avec M. de Meyrargues n'était autre que Madame de Montenoi, née Faverney. Toujours décidé à perdre Meyrargues, à le mêler à quelque intrigue, à quelque complot, il pense qu'il pourra y parvenir en s'aidant de Madame de Montenoi, dont il tient l'honneur en ses mains. Il la fait appeler. Après un entre-



Cliché Larcher. *Décor de M. Amable.*

LE COMMISSAIRE (M. Paul Edmond) — GÉNÉRAL FAVERNEY (M. Calmettes) — DE MEYRARGUES (M. Normand) — COLONEL RICARD (M. Castelli)
ÉVARISTE LEMBLIN (M. Numès)

THÉATRE DU GYMNASE. — *L'ÉPAVE.* — ACTE IV

AMEUBLEMENTS DE LA MAISON KRIÉGER

tien qui ne laisse pas d'être agité, Châtelard exige de la pauvre femme qu'elle le renseigne sur ce qui se passe, sur ce qui se dit autour d'elle... si elle ne veut pas que les rapports des policiers soient mis sous les yeux du Roi et montrés à son mari.

Et c'est ainsi que Madame de Montenoi, née Faverney, est amenée à révéler à Châtelard tout ou partie du complot de Vincennes. Justement les demi-soldes sont en train de combiner leurs derniers préparatifs au café Lemblin. Meyrargues survient tout à coup : Nelly lui a tout dit. Il vient prévenir les conspirateurs que le complot est découvert. Comment cela? Les conspirateurs s'étonnent. Ils cherchent qui a pu les dénoncer. Ils accusent Meyrargues, qui se défend mal. Ils le font passer en jugement, immédiatement, devant une cour martiale improvisée. Ils condamnent Meyrargues à mort, et c'est Faverney lui-même qui le tue, qui l'exécute, au moment où les gendarmes se présentent à la porte du café. Les conspirateurs s'enfuient, sauf Landrieu-Faverney, qui est arrêté.

Landrieu-Faverney est amené chez le directeur de la police. Il refuse de répondre avant d'avoir vu Madame de Montenoi. L'entrevue est autorisée : elle est terrible. Madame de Montenoi apprend à son père l'innocence de Meyrargues et aussi à la suite de quel marché le complot a été découvert. Madame de Montenoi s'éloigne. Faverney, resté seul avec Châtelard, se fait reconnaître. Il rappelle la trahison de Toulon et, avant que



THÉATRE DU GYMNASE

L'ÉPAVE

M. Dumény. — Rôle de *Châtelard*

Châtelard ait pu appeler, Faverney l'étrangle. Et la folie le reprend. Quand les huissiers se saisissent de lui, il est sur le balcon, gesticulant, hurlant, haranguant les soldats qui se dirigent vers la revue de Vincennes, et, dans son délire, le demi-solde crie encore et toujours : « Vive l'Empereur ! »

On le voit, il s'agit d'un drame et presque d'un drame historique. Je n'ai pas vu sans déplaisir, je l'avoue, le théâtre du Gymnase s'écarter des éternels adultères « bien parisiens », l'unique préoccupation des théâtres du boulevard, pour revenir à la pièce en costume, genre où notre théâtre compte, dans le drame comme dans la comédie, tant de chefs-d'œuvre, depuis *le Verre d'eau*, de Scribe, et *Mademoiselle de Belle-Isle*, d'Alexandre Dumas, jusqu'à *Madame Sans-Gêne*, de M. Victorien Sardou, et même *Cyrano de Bergerac*, de M. Edmond Rostand.

La pièce de MM. Gugenheim et Le Faure est solidement charpentée, intéressante, mouvementée.

L'époque et le milieu prêtaient à de pittoresques reconstitutions. Dès qu'au premier acte nous voyons apparaître le cafetier Lemblin, nous nous attendons à voir, dans un tableau suivant, le célèbre café dont il est le propriétaire. Le peintre Boilly nous en a conservé l'aspect dans un de ses tableaux les plus connus. L'établissement était situé aux numéros 100 et 101 de la galerie de Chartres. Lemblin avait fait décorer les salles par le fameux Alavoine, l'auteur de l'éléphant de la



Cliché Larcher. CHATELARD (M. Dumény) ÉVARISTE LEMBLIN (M. Numès) LORIOT (M. Darcy) *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU GYMNASE. — *L'ÉPAVE.* — ACTE V

AMEUBLEMENTS DE LA MAISON KRIÉGER

Bastille, qui transforma un estaminet borgne en un brillant salon. Le matin, on n'y voyait que des savants ou des artistes : Chappe, l'inventeur du télégraphe, Boïeldieu, Martainville, de Jouy, Brillat-Savarin. Le soir, le café Lemblin était le quartier général des bonapartistes.

Un jour, les gardes du corps du Roi vinrent en masse et annoncèrent que, le lendemain, ils placeraient au-dessus du comptoir le buste de Louis XVIII. Le lendemain, plus de trois cents officiers bonapartistes étaient massés autour de l'emplacement indiqué et menacé; mais l'autorité, prévenue, avait donné des ordres sévères, et les gardes du corps, consignés, ne vinrent pas. Les auteurs de *l'Épave* supposent qu'ils sont venus.

Bien mise en scène, la pièce est bien jouée.

M. Calmettes représente Landrieu-Faverney. Il arrive les cheveux en désordre, la cicatrice au front, traînant la jambe, les habits fripés; mais le geste est ferme, la voix assurée et les yeux brillent. M. Calmettes a composé son personnage avec un soin et une intelligence qui lui ont valu une ovation des plus méritées.

Le baron Châtelard, c'est M. Dumény, excellent; Lemblin, c'est M. Numès, très amusant. Il faut citer encore, du côté du sexe dit fort, MM. Normand (le chevalier de Meyrargues), André Hall (Montenoi), Dufresne. Du côté du sexe dit faible, il faut rendre justice à la grâce de Mesdemoiselles Suzanne Behr, une très jolie baronne Châtelard, Marthe Ryter, et mettre hors de pair Mademoiselle Nelly Cormon, une débutante, qui, dans le rôle de Madame de Montenoi, née de Faverney, a montré de rares qualités d'émotion.

Et je ne me pardonnerais point de ne pas ajouter que les costumes sont réussis au mieux. Ils ressuscitent devant nos yeux une époque disparue.

ADOLPHE ADERER.

THÉATRE DU GYMNASE

L'EPAVE



M. Andre Hall
Rôle de *Robert de Montenc*





Cliché Paul Boyer. DUBAR (M. Hurteaux) — Mme CANIBEL (Mlle Aimée Samuel) — PASIPHAÉ (Mme Berthe Legrand) — CANIBEL (M. Raimond) — LE COMMANDANT (M. Bellucci) — CLARA TAUPIER (Mlle Corciade) — *Décor de M. P. Brandt.*

ACTE II

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

La Marmotte

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES, DE MM. ANTONY MARS ET XANROF

MARMOTTE : Quadrupède rongeur, qui reste endormi pendant l'hiver », dit le dictionnaire. Par extension, on appelle ainsi, n'est-ce pas? les personnes qui ont besoin de beaucoup de sommeil. En l'espèce, la marmotte, c'est le principal personnage de la pièce de MM. Antony Mars et Xanrof : un gentleman qui, dans sa jeunesse, ayant passé de longues nuits à s'amuser, est, aujourd'hui qu'il est marié, obligé de dormir dans tous les coins pour rattraper le temps perdu.

Cliché Paul Boyer. M. LÉON XANROF

Composer trois actes avec ce sujet : « Un monsieur qui ne cesse de tomber de sommeil », n'était point chose facile, et les auteurs s'en sont tirés habilement.

Ils sont partis de ce principe que la base de tout vaudeville est la série d'ennuis plus ou moins abracadabrants, de catastrophes plus ou moins grotesques qui surprennent le principal ou les principaux héros de l'ouvrage.

On peut examiner chacun des grands vaudevilles à succès ; dix-neuf fois sur vingt, ils sont conçus dans cet ordre d'idées.

Plus les tracas sont gigantesques, mieux la suite en est agencée, plus drue est la grêle qui dégringole sur le malheureux protagoniste, et davantage la foule rit et accourt pour rire.

De grands écrivains, épris d'idéal, diront que c'est du Guignol; eh! oui, c'est du Guignol. Le public l'apprécie, le Guignol! Le commissaire rossé a



Cliché Paul Boyer. M. ANTONY MARS



Cliché Paul Boyer. CANIBEL (M. Raimond) Mme MÉRANDET (Mlle Jane Faber) Mme CANIBEL (Mlle Aimée Samuel) *Décor de M. Paul Brandt.*

PALAIS-ROYAL. — *LA MARMOTTE.* — ACTE III

toujours été d'un effet certain. Aussi, dans *la Marmotte*, à un moment donné, Raimond, le personnage persécuté, reçoit des gifles de tout le monde. C'est irrésistible. Les paires de calottes se succèdent avec une régularité et une sonorité magistrales; dans la salle, on se tordait. Aux dernières claques, il est assis sur un tabouret de piano, une gifle le fait tourner à droite : pan ! une autre gifle le fait tourner à gauche : ce fut du délire.

Donc, MM. Antony Mars et Xanrof se sont tenu ce raisonne-

ment : il faut qu'il arrive à notre dormeur les aventures les plus désagréables ; il faut que son envie de sommeiller soit arrêtée à chaque minute par des péripéties terribles auxquelles il ne comprendra rien, mais qui mettront en joie le public qui, lui, est dans la confidence.

Notre marmotte, c'est Léonard Canibel, l'ex-fêtard, qui n'a pas confessé à sa femme son ancienne existence, car elle n'eût jamais consenti à l'épouser si elle en avait été informée.

La petite Madame Canibel aime son mari et, très alerte, ne se fait pas faute de lui demander de rester éveillé. En sus, elle l'emmène chaque soir en partie de plaisir : Canibel est fourbu. Ce soir-là il y a réception chez lui. Pendant le dîner, il somnole; après le repas, il va sommeiller derrière un paravent, puis dans un large fauteuil, et, de la sorte, sans rien entendre, assiste à l'intrigue de deux amoureux qui se donnent rendez-vous dans un *boarding-house* nouveau style.

De son côté, Canibel adore sa femme, et, voulant à toutes forces le lui prouver, le soir, se décide à dormir dans la journée. Où ? Il n'a même pas un bureau ! Il ira se reposer dans un hôtel. Justement (ô dieu des vaudevillistes !) l'adresse ci-dessus désignée lui tombe sous les yeux; et il se promet d'aller en ce paisible endroit acquérir des forces pour la nuit.

Entre temps, la jeune Madame Canibel, poussée par un galant qui ne demande que plaies et bosses, croit que son mari la trompe ;



Cliché Paul Boyer. — DUBAR (M. Hurteaux) — Mme DUBAR (Mlle Piernold) — LEBARJOL (M. Cooper) — CANIBEL (M. Raimond) — Mme CANIBEL (Mlle A. Samuel) — JEAN (M. Garnier) — CHERMETTE (M. Hamilton) — MÉRANDET (M. Gravier fils) — LE COMMANDANT (M. Bellucci) — *Décor de M. Paul Brandt.*

PALAIS-ROYAL. — *LA MARMOTTE.* — ACTE III

elle le croit d'autant que, dans une scène fort gentiment traitée, Monsieur, dont c'est la fête, refuse de la souhaiter à Madame.

Impossible de raconter ce qui se passe dans les deux chambres contiguës du *meublé*, où tout le monde se retrouve au deuxième tableau, et où nos lecteurs ne se retrouveraient pas; mais, suivant la logique, qui prouve la science théâtrale des auteurs, tous les événements convergent vers l'infortuné Canibel; tous les personnages viennent au milieu de son sommeil se livrer à un hourvari pas ordinaire.

Tout cela est net, logique, je le répète, et mené dans un mouvement qui fait honneur au metteur en scène.

A signaler un épisode qui, dans l'imbroglio de ce second acte, se place au premier plan : c'est celui où Madame Canibel regarde par un trou dans le mur ce qu'exécute son mari dans la chambre à côté. « J'ai juré, dit-elle au prétendant, que vous feriez avec moi tout ce que mon mari ferait avec sa maîtresse. Il enlève son pantalon, enlevez-le ; il le remet, remettez-le... » et ainsi de suite. L'idée est originale.

Au troisième acte, comme bien on pense, tout s'arrange.

Le résultat est tel que le Palais-Royal le désirait ; on a ri énormément.

D'ailleurs, l'interprétation a été pour beaucoup dans le succès : Mademoiselle Aimée Samuel devient une de nos meilleures comédiennes ; Mademoiselle S. Piernold est charmante dans un rôle un peu effacé; Madame B. Legrand est toujours excellente, et Mademoiselle Renée Corciade a joué avec originalité le rôle d'une petite chanteuse de café-concert. Citons encore Mesdemoiselles Jane Faber, Nobert et Berlaud.

Les artistes-hommes : Cooper, Hurteaux, Hamilton, Bellucci, Garnier, Gravier fils, etc., ont mené ce vaudeville avec un entrain endiablé; c'est le plus bel éloge qu'on puisse leur faire. Enfin, pour terminer ces compliments, disons que Raimond est un fantoche extraordinaire. Dans son genre, c'est un grand comédien.

EUGÈNE HÉROS.

Cliché Hémès & Pierre (Bruxelles). ROBERT (M. Dauvillier) — ANTOINETTE (Mlle Andrée Méry) — YAN (M. Frédal) — Décor de M. Dubosq.

ACTE Ier

LE THÉATRE A BRUXELLES

MA BERGÈRE, COMÉDIE EN QUATRE ACTES, DE MM. VIRGILE JOSZ ET LOUIS DUMUR

AU THÉATRE MOLIÈRE



ÉPONDANT les premiers à l'appel de M. Frédéric Munié, qui entreprend au Théâtre Molière une campagne de décentralisation dramatique qui ne peut qu'être très grandement profitable à nos auteurs, M. Virgile Josz et M. Louis Dumur lui confièrent un manuscrit inédit, quatre actes : *Ma Bergère*. La fortune, qui aime les audacieux, a récompensé et les auteurs et le directeur. Le succès de la très jolie et très fine comédie des auteurs du *Maquignon* a été très grand.

Voici, en peu de mots, l'intrigue très simple qui s'encadre dans de ravissants décors brossés par M. Dubosq. Robert Ribémot, paysagiste déjà célèbre, et son ami Yan Miollis, poète montmartrois, ont fui Paris et sont venus se mettre au vert dans un village perdu du pays picard. Si Yan y paresse délicieusement, n'ayant encore composé que le premier couplet d'une chanson et trouvé le titre seul du ballet qu'il doit rapporter à Paris, Robert travaille consciencieusement. Mais, surtout, il tâche d'oublier une maîtresse qui l'a torturé pendant des années. Et cela lui est facile : dans ce petit village « qui est son Barbizon », il a retrouvé Antoinette Harger, la fille du maire, une jeune et ravissante enfant qui a toutes les grâces fraîches et l'ingénuité du nom que Yan lui a donné : ma Bergère. Robert s'éprend d'Antoinette, qui est comme une fleur de plus dans ce décor de mai ; il demande sa main en mariage ; il l'obtient, comme bien vous pensez, — lorsque Clémence, la maîtresse délaissée, jalouse et inquiète, vient le relancer, sous couleur de lui souhaiter le bonjour entre deux trains.

Ce premier acte qui se déroule sous un pommier fleuri, dans un clos vert qu'une haie d'aubépine sépare des champs dont le vallonnement se couronne à l'horizon de la silhouette du village, ce premier acte avec ses incidents calmes et lourds de la vie champêtre, le passage d'un laboureur, le curé entrevu lisant son bréviaire sur le chemin, le retour du maire, du maître d'école, du cabaretier et du fermier revenant de l'arpentage, l'apparition du père Didi, une des plus curieuses figures de cette théorie campagnarde colorée et robuste, l'apparition du père Didi l'ami de ma Bergère, de ce vieux qui ne dit pas quatre mots par

jour, qui observe, qui écoute, qui hoche la tête et, de la pointe de son couteau, grave des croix symboliques dans l'écorce des arbres ; ce premier acte, où se placent deux maîtresses scènes, celle de Robert et de Yan, et celle de Robert et de ma Bergère, ce premier acte constitue une des plus heureuses, des plus légères, des plus nouvelles et des plus fraîches expositions qui soient.

Au deux, la toile se lève sur une autre chaude étude prise sur nature : la salle basse de l'auberge. C'est le soir ; Yan est attablé et fait le piquet voleur avec les habitués : il attend impatiemment Robert et Clémence qui font un dernier tour par le village ; la carriole est attelée qui doit reconduire la Parisienne à la gare.

Les promeneurs rentrent, les bonsoirs s'échangent, le moment est venu pour Clémence de quitter Robert. C'est ici que se place une superbe scène entre les deux amants, scène que les auteurs ont admirablement conduite, qui a fait grand effet, et au cours de laquelle, le plus naturellement du monde, la femme s'empare des moindres prétextes pour occuper les quelques minutes qui restent, manquer son train, et, par une très savante gradation de coquetteries, de larmes et d'appels angoissés, reconquérir Robert qui l'entraîne dans sa chambre, — tandis qu'Antoinette, qui s'est glissée dans la salle basse, les voit et tombe inanimée.

Le troisième acte a pour cadre la place du village le soir de la fête. Robert, désespéré de sa lâcheté, va repartir pour Paris avec Clémence. Cependant, il ne le fera pas sans avoir revu Antoinette, sans avoir essayé de calmer le désespoir de la jeune fille, sans lui avoir demandé pardon. Et, tandis qu'après un court et émotionnant colloque avec le père Didi, il la cherche,



Cliché Hémès & Pierre (Bruxelles). CHARLEMAGNE (M. Gautier) VIRGINIE (Mlle Taldor) NONORE (Mme Dangely) ANTOINETTE (Mlle A. Méry) HARGER (M. Châtelain) YAN (M. Frédal) THÉOTIME (M. Bénédict) MAGINOT (M. Angely) DÉSIRÉ (M. Burguet) LE PÈRE DIDI (M. Alerme) *Décor de M. Dubosq.*

THÉATRE MOLIÈRE. — *MA BERGÈRE.* — ACTE II

Clémence aperçoit ma Bergère qui sort de l'église. Le débat qui s'engage entre les deux femmes est évidemment le point culminant de la pièce. C'est, aux prises, les deux amours. La lutte est belle et MM. Josz et Dumur l'ont développée, en ont marqué les stades à la fois en observateurs, en poètes et en gens de théâtre... De ce débat, où les deux femmes donnent pour le même homme tout leur cœur et toute leur âme, ma Bergère s'évade, affolée...

Nous la retrouvons au quatrième acte, dans le clos et sous le pommier du un ; elle s'y est réfugiée. Robert l'y surprend, et sous le scintillement des étoiles, dans l'enchantement de cette nuit de printemps, les deux amoureux, torturés d'une même peine, étreints d'une même angoisse, pleurent leur bonheur perdu; le duo est très vivant, très sobre, très vécu... Cependant, dans le sentier, Clémence les épie ; elle assiste au désespoir du peintre, elle l'entend sangloter sa vie brisée et son avenir empoisonné ; touchée enfin, elle donne à celui qu'elle a tant fait souffrir jusqu'ici, une nouvelle et suprême preuve d'amour : elle s'éloigne, laissant son amant à ma Bergère, douce et blonde muse des grands finages, des boqueteaux et des guérets.

Je ne voudrais nullement complaisamment accentuer ou souligner avec insistance le succès de *Ma Bergère*, qui a été réellement très grand, ainsi que je l'ai déclaré au début de cet article ; cependant, ce succès a une signification particulière et comporte une leçon qu'il est fort utile de dégager. A ce point de vue, il est même très regrettable que cette première n'ait pas été donnée à Paris ; je sais bien que ces quatre actes reviendront tôt ou tard sur une de nos grandes scènes, — je suis tranquille, — toutefois j'aurais aimé à les voir applaudir ici, à cette heure où de tous les côtés des gens d'infiniment de talent cherchent des voies nouvelles. Ils auraient trouvé dans cette comédie des indications, une vue particulière, une entente

nouvelle de la vérité à la scène, qui n'eussent pu que leur être très utiles.

Le paysan est, au théâtre, un personnage difficile par la somme même de pittoresque qu'il apporte, par le convenu et les traditions qui subsistent dans l'œil et dans l'oreille du public.

Or, ce qui frappe surtout dans *Ma Bergère*, c'est la vérité profonde des silhouettes qui forment le jeu de fond sur lequel s'enlèvent les protagonistes du drame intime. Aucune concession essentielle n'a été faite par les auteurs ; les gens du village sont là en leurs caractéristiques et tels qu'en ce coin picard ils furent observés, et ils n'ont, quelle que soit l'intégralité de leur restitution, ni cet excessif assez faux, ni ce violent anormal auxquels nous étions jusqu'ici accoutumés; ils sont très dans l'air, très dans l'atmosphère, confondus parfois avec le décor, s'en détachant par instants, — en un mot, ils sont « justes ». Or, ce n'est pas un mince mérite d'avoir atteint à ce réalisme, d'avoir allié cette probité aux multiples et opposées exigences d'une action dramatique.

Une autre remarque est à faire, qui a frappé l'autre soir au Molière : c'est le mode nouveau dont les enharmonies sont traitées entre chaque scène. Ici encore, se marque l'attentif réalisme dans lequel les auteurs ont voulu justement se tenir. On sent qu'ils ont uniquement procédé d'après des notes prises sur le vif ; mais, les scènes ne sont préparées, amenées, ne se relient par aucune des finesses qui ont, jusqu'à présent, constitué le plus clair de combien de talents ? Non. A chaque acte, dès le lever du rideau, immédiatement la fresque du décor s'anime de personnages, le chœur parle, s'émeut, vibre suivant un mode qui ne fait aucune concession à celui de Yan, de Robert, d'Antoinette et de Clémence ; les colloques s'engagent joyeux, tristes, pittoresques, mélancoliques suivant que les gens sont à l'auberge, aux champs ou sur la place de la fête ; à aucun moment les auteurs ne les ont amenuisés, adoucis, pour souder leur parler à celui des Parisiens, et cependant les scènes s'engagent sans heurts, sans antithèses faciles, grâce à de curieux effets d'éloignement gradués avec une dextérité et un tact très curieux. Ainsi la vérité est toujours sauvegardée.

Nous ne pouvions mieux attendre de M. Louis Dumur qui vient d'étudier si habilement un curieux cas pathologique dans son dernier roman, un *Coco de génie*, et de M. Virgile Josz qui, d'œuvres en œuvres et de signes en signes, est arrivé à nous restituer un Fragonard et un Watteau qui, certes, doivent être



Cliché Hémès & Pierre (Bruxelles). LE PÈRE DIDI (M. Alerme) DÉSIRÉ (M. Burguet) CHARLEMAGNE (M. Gautier) THÉOTIME (M. Bénédict) NONORE (Mme Dangely) VIRGINIE (Mlle Taldor) MAGINOT (M. Angely) *Décor de M. Dubosq.*

THÉATRE MOLIÈRE. — *MA BERGÈRE*. — ACTE III

bien près de Fragonard et de Watteau. Le public bruxellois a longuement acclamé l'œuvre de MM. Virgile Josz et Louis Dumur.

Elle est excellemment jouée. Mademoiselle Andrée Méry a été parfaite d'ingénuité, de grâce et d'émotion; Madame Marguerite Ninove a été coquette, « perverse » et élégante à souhait ; M. Dauvillier a dessiné un Robert très sincère en ses inquiétudes et ses affres ; M. Frédal a mis au service du rôle de Yan une fantaisie et un esprit qui ont conquis le particulier et très difficile public de là-bas ; et il faut mettre à part également M. Burguet (Désiré), M. Bénédict (Théotime) et surtout M. Alerme qui a créé avec beaucoup de talent et de mesure, la très curieuse et difficile figure du père Didi.

ASPERTINI.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.